

snit toutes les classes, aplatissement toutes les respectabilités hautes, niveau tous les rangs. (G. Sand.)

Rien ne peut aplair son humeur infélie.

MARRIAGE.

Abaisser, humer de cœurs obtinés, et aplatisseur les hauteurs des esprits superbes. (Fléché.)

S'aplatir, v. pr. Devenir plat, uni : Le terrain s'aplatit du côté des montagnes. Ils se croient des dieux, ils veulent que les montagnes s'aplatissent pour les contenter. (Fén.)

Fig. S'évanouir, disparaître, en parlant des difficultés, etc., devenir facile : Tous les obstacles s'aplatissent devant lui. (Acad.)

De rencontrer un seul rebelle. Ce n'est la mode à l'usage de la main. Par les présents s'aplatit le chémin.

APLANISSANT (a-pla-ni-san) part. prés. du v. Aplanir.

APLANISSEMENT s. m. (a-pla-ni-se-man) — rad. aplanir. Action d'aplatir, état de ce qui est aplati : Le mouvement des doigts suffit pour l'aplanissement d'une boule de cire. (Trév.)

Fig. S'évanouir, disparaître, en parlant des difficultés, etc., devenir facile : Tous les obstacles s'aplatissent devant lui. (Acad.)

APLANISSEUR s. m. (a-pla-ni-seur) — rad. aplanir. Qui aplanit, qui rend facile : Les aplanisseurs de la terre. (St-Marc Gir.)

APLAT s. m. (a-pla) — rad. plat. Pièce qui se pose à plat sur un vêtement : Les aplats d'un palicot, d'un habit, d'une redingote.

APLATI, ÉE (a-pla-té) part. pass. du v. Aplanir.

APLATÉRIE s. f. (a-pla-té-ri) — rad. aplanir. Action d'aplatir, état de ce qui est aplati : L'aplatérissement d'une route. L'aplatérissement de ce terrain occupe beaucoup d'ouvriers. (Acad.)

APLATISSER, ÉE s. m. (a-pla-ti-seur) — rad. aplanir. Qui aplanit, qui rend facile : Les aplatisseurs de la terre. (St-Marc Gir.)

APLATISSOIR s. m. (a-pla-ti-soir) — rad. aplanir. Techn. Instrument qui sert à aplanir le fer ou tout autre métal.

APLATISSOIRE s. f. (a-pla-ti-soi-re) — rad. aplanir. Techn. Dans une forge, appareil composé de cylindres, entre lesquels on fait passer les barres de fer pour les aplanir ou les allonger.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

APLECTRE s. m. (a-plé-ctre) — du gr. a priv., plektō, je plie. Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, renfermant une dizaine d'espèces, dont la plupart vivent en France.

cepté au futur et au conditionnel, où l'on conserve, le futur du radical. L'aplatérissement, le bipède antérieur est surchargé par le poids du corps, et sa position oblique de haut en bas, et d'avant en arrière, diminue l'étendue de la base de sustentation et rend immédiatement la chute en avant. Le corps, toujours sollicité par l'inclinaison du membre à l'appui, ne donne pas à l'animal le temps de lever assez le membre au soutien, alors le cheval butte, et est exposé à des faux pas et à de fréquentes chutes. On doit utiliser ce cheval pour le service du trait, ou le collier, lui offrant un point d'appui, le préserver des chutes en avant.

Le cheval est dit campé du devant lorsque la ligne ci-dessus tombe sur le sabot avant de rencontrer le sol. Ce défaut d'équilibre entraîne aussi des inconvénients. Le bipède antérieur sera dans ce cas déchargé d'une partie du poids qu'il supporte, mais aux dépens du bipède postérieur. Au même temps, l'appui du pied aura lieu sur le talon qui, flexible et sensible, se fatiguerait et sera le siège de hémémes tressauts. Rarement ce défaut d'aplomb est congénital; on le remarque presque toujours chez les chevaux à talons serrés et chez ceux qui ont éprouvé la fourbure.

Une verticale abaissée du tiers postérieur de la partie supérieure et externe de l'avant-bras doit partager également le genou, le canon et le boulet, et gagner le sol à une certaine distance des talons. Si le genou se porte en avant de la ligne, il est dit arqué ou bracciano; si, au contraire, il se porte en arrière, il est dit droit, effacé, genou de mouton. La nature a donné une direction rectiligne à la plus grande partie du membre de devant, parce que cette direction est la plus favorable pour supporter un effort considérable dans le sens vertical. Par conséquent, toute déviation du genou, soit en avant, soit en arrière, aura pour effet de briser la colonne représentée par le membre, et de diminuer sa solidité d'autant plus que la déviation sera plus grande.

Si la ligne verticale tombe trop en arrière des talons, le cheval est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé. Le cheval ainsi conformé est dit long-jointé.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

APLON s. m. (a-plon) — du gr. a priv., plōn, je navigue. Ichth. Section du genre lépomis.

au verset 9. Les sept visions peuvent prendre les sept suivants : 1° les sept étoiles et les sept chandeliers ; 2° les sept sceaux du livre avec les sept trompettes ; 3° les sept anges ; 4° la femme, le dragon et la bête ; 5° les sept coupes de la colère et la grande Babylone ; 6° le grand banquet de Dieu ; 7° Satan lié pour mille ans et la terre nouvelle ; 8° la catastrophe de Jérusalem. La conclusion comprend le chapitre XXII et dernier, du verset 11 jusqu'à la fin.

— **Introduction.** — La fin du monde est proche ; Jean, serviteur du Christ, a reçu l'ordre de faire connaître à ses frères, dont il est les porteurs de la grande catastrophe ; il est dans l'île de Patmos pour écrire cette révélation.

— **Première vision.** — Le prophète, ravi en esprit, entend une grande voix qui est celle de Dieu, et qui lui ordonne d'écrire ce qu'il verra. Afin de l'envoyer aux sept Églises d'Asie : Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatira, Sardes, Philadelphie et Laodicée. Puis, se tournant, il voit sept étoiles et sept chandeliers d'or, qui sont les images des sept évêques et des sept Églises ; au milieu est le Fils de l'Homme qui est Jean ce qu'il a écrit à l'ange de chaque Église. Ces sept messages, à part quelques différences peu essentielles, roulent sur le même thème : il faut être plus fidèle que jamais.

— **Seconde vision.** — Le ciel est ouvert, un son de trompette s'est fait entendre ; un trône céleste est décrit, sur lequel quelque un est assis, et qui est soutenu par quatre animaux pleins d'yeux et ayant six ailes ; ces quatre animaux ne cessent de louer le Seigneur. Trois autres anges, qui sont le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui sera. Autour du trône sont vingt-quatre vieillards qui se prosternent, en jetant leurs couronnes et des sept trompettes ; au-dessous, sept lampes ardentes qui sont les sept esprits de Dieu. Dans la main droite de celui qui est sur le trône, Jean remarque un livre fermé de sept sceaux. C'est le livre de l'avenir que tout le monde ignore, mais que le *lion de Juda, l'agneau immolé* (Jésus, doux et vaillant, est figuré par le lion et l'agneau) va ouvrir, en vertu du droit qu'il a reçu. Les sept sceaux sont ouverts l'un après l'autre, et chacun d'eux donne lieu à l'apparition d'un sinistre présage, ou bien à quelque mesure préparatoire aux grandes menaces qui vont se dérouler. C'est le cavalier qui vient devant les yeux du prophète les quatre fameux cavaliers de l'Apocalypse qui symbolisent la conquête, la guerre, la famine et la peste. D'abord, c'est le cavalier au cheval blanc, auquel on donne une couronne ; puis, le cavalier au cheval couleur de feu, auquel on donne une grande épée, et qui a le pouvoir de bannir la terre et de pousser les hommes à s'entégorner ; ensuite, le cavalier au cheval noir, qui porte une balance en sa main et répand la famine ; enfin, le cavalier au cheval pâle, qui s'appelle la Mort, et qui fait périr le quart des habitants de la terre par l'épée, par la famine, par la maladie et sous la dent des bêtes. L'ouverture du cinquième sceau fait paraître, sous l'autel, les âmes des martyrs qui ont été tués pour leur foi ; mais ils ne peuvent entrer dans le temple, car le livre qu'est ébranlée dans ses fondements, le soleil qui s'obscurcit, la lune qui devient sanglante, les étoiles qui tombent à terre comme des figues d'un figuier secouru par le vent. Nous arrivons au septième sceau ; au moment où il va être ouvert, un temps d'arrêt a lieu, que les anges mettent à profit pour marquer au front les Israélites fidèles qui signent et les préservera de l'épouvantable tribulation qui s'apprête. Le terrible sceau s'ouvre enfin ; le prophète voit délier les sept archanges ; moins de trompettes ; chacun d'eux en sonne à son tour ; les six premiers nous font assister à une répétition des plaies d'Égypte. Avant que le bruit de la septième se fasse entendre, un ange apparaît, un pied sur la terre, un autre sur la mer, et jure qu'il n'y aura plus de temps ; est ange porte, dans sa main, un petit livre que le prophète doit dévorer. Jean le trouve doux à la bouche et amer au ventre. Enfin la septième trompette sonne ; elle annonce que les royaumes de ce monde sont désormais à Dieu et à son Christ, lequel régnera dans les siècles des siècles.

— **Troisième vision.** — Le prophète voit une femme assise sur une lune sous ses pieds et couronnée d'étoiles. Elle est tourmentée des douleurs de l'enfantement. En même temps s'allonge dans le ciel un immense serpent couleur de feu, ayant sept têtes et sept cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. C'est ce dragon qui doit désormais remplir le premier rôle dans le drame ; c'est le grand adversaire, l'éternel séducteur Satan, dans la folle ambition de détruire Dieu. Il fait la guerre d'abord aux anges dans le ciel ; vaincu par l'archange Michel, expulsé du ciel, il va continuer ses sombres machinations sur la terre. Il commence par poursuivre avec fureur les hommes, et sur ses têtes sept diadèmes, il se réfugie au désert ; ce que voyant, le monstre s'en va faire la guerre aux enfants de Dieu dispersés sur la terre. Alors le prophète voit surgir de la mer une bête gigantesque à laquelle Satan a donné son pouvoir, car elle a comme lui sept têtes et dix cornes ; de plus, elle a dix diadèmes sur les cornes et des noms de blas-

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette seconde bête fait adorer le dragon ; cette seconde bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

— **Quatrième vision.** — Dans le ciel est ouvert un temple ; sept anges en sortent vêtus de lin avec des ceintures d'or ; ils ont sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. A l'effusion de la première coupe, un ange main envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont Jean se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre ; la cinquième sur le trône de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin le septième ange verse sa coupe dans l'air. Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : *C'en est fait*. Et il a bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres.

— **Cinquième vision.** — Le prophète voit sur un cheval blanc celui qui jure et combat, le Christ ; il est suivi des armées célestes. Mais il n'a pas même à combattre : la parole qui sort de sa bouche est une épée tranchante qui n'a qu'à diriger sur la bête et son armée pour qu'ils soient exterminés. Dès qu'il a paru dans sa tranquillité sereine, un ange convie tous les oiseaux de proie qui volent sous les cieux à venir se rassasier des innombrables cadavres qui vont joncher la terre. La bête et son faux prophète sont saisis et jetés vivants dans l'étang de soufre et de feu où ils resteront éternellement.

— **Sixième vision.** — Alors commence le règne de mille ans pendant lequel Satan sera lié et plongé dans l'abîme, tandis que les apôtres, les saints et les martyrs, ceux qui ont résisté à la bête, ressusciteront et règneront paisiblement avec le Christ sur la terre purifiée. La période de mille ans écoulée, Satan, délié, sort de sa prison, va rassembler aux quatre coins du monde les nations (Gog et Magog) pour livrer assaut à la ville sainte. Mais le feu du ciel les dévorera et le diable est jeté cette fois, pour toujours, dans l'océan de feu.

— **Septième et dernière vision.** — Après cette dernière victoire définitive, sur le cheval blanc, un des sept anges des sept cornes monte à Jean la fiancée de l'agneau, parée comme pour le jour de ses noces. C'est la Nouvelle Jérusalem, dans laquelle Dieu et le Christ habiteront avec les justes, et il n'y aura plus ni mort, ni larmes, ni lamentations, ni tristesse. Le prophète en décrit avec complaisance les dimensions, les merveilles, les murs de diamant, les maisons d'or pur, les douze portes qui sont au-dessus de la porte, et la multitude de ceux qui s'apprêtent à aller en voyage. Et je n'y vis pas de temple, ajouté-t-il, car c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est le temple.

— **Conclusion.** — L'Apocalypse se termine par une exhortation à ne pas faiblir devant la persécution ; car *voici venir le jugement qui rendra à chacun selon ses œuvres* ; et par une affirmation de la vérité de tout ce qu'on vient de lire : *Quiconque retranchera de l'ouvrage de ce livre sera retranché du livre de vie et de la ville sainte.*

Voilà l'Apocalypse, voilà ce livre étrange, dont les mystérieux oracles ont été commentés de façons si diverses, et tant de généralités ont cherché, souvent réussi, à reconnaître leur propre temps, et à qui, tout le dire, un si grand rôle dans l'histoire des aberrations de l'esprit humain. Un tel livre, au lieu d'être obscur, ou lyrique, ses images violentes, ne pouvait trouver grâce devant un siècle aussi amoureux de clarté et de bon sens, aussi éloigné du mysticisme, tranchant le mot, aussi peu poétique que le XVIII^e siècle. Le moyen de trouver quelque beauté, quelque grandeur dans ce qui avait donné lieu à tant d'interprétations plus ou moins absurdes ? Voltaire s'égarait de l'ouvrage et des commentaires. Deux grands hommes, dit-il, ont commenté l'Apocalypse dans le XVIII^e siècle : Newton, à qui nous devons la découverte de la gravitation universelle et de la chaleur, et Voltaire, qui nous a donné son pouvoir, car elle a comme lui sept têtes et dix cornes ; de plus, elle a dix diadèmes sur les cornes et des noms de blas-

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

— **Quatrième vision.** — Dans le ciel est ouvert un temple ; sept anges en sortent vêtus de lin avec des ceintures d'or ; ils ont sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. A l'effusion de la première coupe, un ange main envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont Jean se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre ; la cinquième sur le trône de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin le septième ange verse sa coupe dans l'air. Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : *C'en est fait*. Et il a bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres.

— **Cinquième vision.** — Le prophète voit sur un cheval blanc celui qui jure et combat, le Christ ; il est suivi des armées célestes. Mais il n'a pas même à combattre : la parole qui sort de sa bouche est une épée tranchante qui n'a qu'à diriger sur la bête et son armée pour qu'ils soient exterminés. Dès qu'il a paru dans sa tranquillité sereine, un ange convie tous les oiseaux de proie qui volent sous les cieux à venir se rassasier des innombrables cadavres qui vont joncher la terre. La bête et son faux prophète sont saisis et jetés vivants dans l'étang de soufre et de feu où ils resteront éternellement.

— **Sixième vision.** — Alors commence le règne de mille ans pendant lequel Satan sera lié et plongé dans l'abîme, tandis que les apôtres, les saints et les martyrs, ceux qui ont résisté à la bête, ressusciteront et règneront paisiblement avec le Christ sur la terre purifiée. La période de mille ans écoulée, Satan, délié, sort de sa prison, va rassembler aux quatre coins du monde les nations (Gog et Magog) pour livrer assaut à la ville sainte. Mais le feu du ciel les dévorera et le diable est jeté cette fois, pour toujours, dans l'océan de feu.

— **Septième et dernière vision.** — Après cette dernière victoire définitive, sur le cheval blanc, un des sept anges des sept cornes monte à Jean la fiancée de l'agneau, parée comme pour le jour de ses noces. C'est la Nouvelle Jérusalem, dans laquelle Dieu et le Christ habiteront avec les justes, et il n'y aura plus ni mort, ni larmes, ni lamentations, ni tristesse. Le prophète en décrit avec complaisance les dimensions, les merveilles, les murs de diamant, les maisons d'or pur, les douze portes qui sont au-dessus de la porte, et la multitude de ceux qui s'apprêtent à aller en voyage. Et je n'y vis pas de temple, ajouté-t-il, car c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est le temple.

— **Conclusion.** — L'Apocalypse se termine par une exhortation à ne pas faiblir devant la persécution ; car *voici venir le jugement qui rendra à chacun selon ses œuvres* ; et par une affirmation de la vérité de tout ce qu'on vient de lire : *Quiconque retranchera de l'ouvrage de ce livre sera retranché du livre de vie et de la ville sainte.*

Voilà l'Apocalypse, voilà ce livre étrange, dont les mystérieux oracles ont été commentés de façons si diverses, et tant de généralités ont cherché, souvent réussi, à reconnaître leur propre temps, et à qui, tout le dire, un si grand rôle dans l'histoire des aberrations de l'esprit humain. Un tel livre, au lieu d'être obscur, ou lyrique, ses images violentes, ne pouvait trouver grâce devant un siècle aussi amoureux de clarté et de bon sens, aussi éloigné du mysticisme, tranchant le mot, aussi peu poétique que le XVIII^e siècle. Le moyen de trouver quelque beauté, quelque grandeur dans ce qui avait donné lieu à tant d'interprétations plus ou moins absurdes ? Voltaire s'égarait de l'ouvrage et des commentaires. Deux grands hommes, dit-il, ont commenté l'Apocalypse dans le XVIII^e siècle : Newton, à qui nous devons la découverte de la gravitation universelle et de la chaleur, et Voltaire, qui nous a donné son pouvoir, car elle a comme lui sept têtes et dix cornes ; de plus, elle a dix diadèmes sur les cornes et des noms de blas-

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

— **Quatrième vision.** — Dans le ciel est ouvert un temple ; sept anges en sortent vêtus de lin avec des ceintures d'or ; ils ont sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. A l'effusion de la première coupe, un ange main envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont Jean se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre ; la cinquième sur le trône de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin le septième ange verse sa coupe dans l'air. Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : *C'en est fait*. Et il a bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres.

— **Cinquième vision.** — Le prophète voit sur un cheval blanc celui qui jure et combat, le Christ ; il est suivi des armées célestes. Mais il n'a pas même à combattre : la parole qui sort de sa bouche est une épée tranchante qui n'a qu'à diriger sur la bête et son armée pour qu'ils soient exterminés. Dès qu'il a paru dans sa tranquillité sereine, un ange convie tous les oiseaux de proie qui volent sous les cieux à venir se rassasier des innombrables cadavres qui vont joncher la terre. La bête et son faux prophète sont saisis et jetés vivants dans l'étang de soufre et de feu où ils resteront éternellement.

— **Sixième vision.** — Alors commence le règne de mille ans pendant lequel Satan sera lié et plongé dans l'abîme, tandis que les apôtres, les saints et les martyrs, ceux qui ont résisté à la bête, ressusciteront et règneront paisiblement avec le Christ sur la terre purifiée. La période de mille ans écoulée, Satan, délié, sort de sa prison, va rassembler aux quatre coins du monde les nations (Gog et Magog) pour livrer assaut à la ville sainte. Mais le feu du ciel les dévorera et le diable est jeté cette fois, pour toujours, dans l'océan de feu.

— **Septième et dernière vision.** — Après cette dernière victoire définitive, sur le cheval blanc, un des sept anges des sept cornes monte à Jean la fiancée de l'agneau, parée comme pour le jour de ses noces. C'est la Nouvelle Jérusalem, dans laquelle Dieu et le Christ habiteront avec les justes, et il n'y aura plus ni mort, ni larmes, ni lamentations, ni tristesse. Le prophète en décrit avec complaisance les dimensions, les merveilles, les murs de diamant, les maisons d'or pur, les douze portes qui sont au-dessus de la porte, et la multitude de ceux qui s'apprêtent à aller en voyage. Et je n'y vis pas de temple, ajouté-t-il, car c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est le temple.

— **Conclusion.** — L'Apocalypse se termine par une exhortation à ne pas faiblir devant la persécution ; car *voici venir le jugement qui rendra à chacun selon ses œuvres* ; et par une affirmation de la vérité de tout ce qu'on vient de lire : *Quiconque retranchera de l'ouvrage de ce livre sera retranché du livre de vie et de la ville sainte.*

Voilà l'Apocalypse, voilà ce livre étrange, dont les mystérieux oracles ont été commentés de façons si diverses, et tant de généralités ont cherché, souvent réussi, à reconnaître leur propre temps, et à qui, tout le dire, un si grand rôle dans l'histoire des aberrations de l'esprit humain. Un tel livre, au lieu d'être obscur, ou lyrique, ses images violentes, ne pouvait trouver grâce devant un siècle aussi amoureux de clarté et de bon sens, aussi éloigné du mysticisme, tranchant le mot, aussi peu poétique que le XVIII^e siècle. Le moyen de trouver quelque beauté, quelque grandeur dans ce qui avait donné lieu à tant d'interprétations plus ou moins absurdes ? Voltaire s'égarait de l'ouvrage et des commentaires. Deux grands hommes, dit-il, ont commenté l'Apocalypse dans le XVIII^e siècle : Newton, à qui nous devons la découverte de la gravitation universelle et de la chaleur, et Voltaire, qui nous a donné son pouvoir, car elle a comme lui sept têtes et dix cornes ; de plus, elle a dix diadèmes sur les cornes et des noms de blas-

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

— **Quatrième vision.** — Dans le ciel est ouvert un temple ; sept anges en sortent vêtus de lin avec des ceintures d'or ; ils ont sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. A l'effusion de la première coupe, un ange main envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont Jean se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre ; la cinquième sur le trône de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin le septième ange verse sa coupe dans l'air. Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : *C'en est fait*. Et il a bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres.

— **Cinquième vision.** — Le prophète voit sur un cheval blanc celui qui jure et combat, le Christ ; il est suivi des armées célestes. Mais il n'a pas même à combattre : la parole qui sort de sa bouche est une épée tranchante qui n'a qu'à diriger sur la bête et son armée pour qu'ils soient exterminés. Dès qu'il a paru dans sa tranquillité sereine, un ange convie tous les oiseaux de proie qui volent sous les cieux à venir se rassasier des innombrables cadavres qui vont joncher la terre. La bête et son faux prophète sont saisis et jetés vivants dans l'étang de soufre et de feu où ils resteront éternellement.

— **Sixième vision.** — Alors commence le règne de mille ans pendant lequel Satan sera lié et plongé dans l'abîme, tandis que les apôtres, les saints et les martyrs, ceux qui ont résisté à la bête, ressusciteront et règneront paisiblement avec le Christ sur la terre purifiée. La période de mille ans écoulée, Satan, délié, sort de sa prison, va rassembler aux quatre coins du monde les nations (Gog et Magog) pour livrer assaut à la ville sainte. Mais le feu du ciel les dévorera et le diable est jeté cette fois, pour toujours, dans l'océan de feu.

— **Septième et dernière vision.** — Après cette dernière victoire définitive, sur le cheval blanc, un des sept anges des sept cornes monte à Jean la fiancée de l'agneau, parée comme pour le jour de ses noces. C'est la Nouvelle Jérusalem, dans laquelle Dieu et le Christ habiteront avec les justes, et il n'y aura plus ni mort, ni larmes, ni lamentations, ni tristesse. Le prophète en décrit avec complaisance les dimensions, les merveilles, les murs de diamant, les maisons d'or pur, les douze portes qui sont au-dessus de la porte, et la multitude de ceux qui s'apprêtent à aller en voyage. Et je n'y vis pas de temple, ajouté-t-il, car c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est le temple.

— **Conclusion.** — L'Apocalypse se termine par une exhortation à ne pas faiblir devant la persécution ; car *voici venir le jugement qui rendra à chacun selon ses œuvres* ; et par une affirmation de la vérité de tout ce qu'on vient de lire : *Quiconque retranchera de l'ouvrage de ce livre sera retranché du livre de vie et de la ville sainte.*

Voilà l'Apocalypse, voilà ce livre étrange, dont les mystérieux oracles ont été commentés de façons si diverses, et tant de généralités ont cherché, souvent réussi, à reconnaître leur propre temps, et à qui, tout le dire, un si grand rôle dans l'histoire des aberrations de l'esprit humain. Un tel livre, au lieu d'être obscur, ou lyrique, ses images violentes, ne pouvait trouver grâce devant un siècle aussi amoureux de clarté et de bon sens, aussi éloigné du mysticisme, tranchant le mot, aussi peu poétique que le XVIII^e siècle. Le moyen de trouver quelque beauté, quelque grandeur dans ce qui avait donné lieu à tant d'interprétations plus ou moins absurdes ? Voltaire s'égarait de l'ouvrage et des commentaires. Deux grands hommes, dit-il, ont commenté l'Apocalypse dans le XVIII^e siècle : Newton, à qui nous devons la découverte de la gravitation universelle et de la chaleur, et Voltaire, qui nous a donné son pouvoir, car elle a comme lui sept têtes et dix cornes ; de plus, elle a dix diadèmes sur les cornes et des noms de blas-

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

— **Quatrième vision.** — Dans le ciel est ouvert un temple ; sept anges en sortent vêtus de lin avec des ceintures d'or ; ils ont sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. A l'effusion de la première coupe, un ange main envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont Jean se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre ; la cinquième sur le trône de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin le septième ange verse sa coupe dans l'air. Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : *C'en est fait*. Et il a bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres.

— **Cinquième vision.** — Le prophète voit sur un cheval blanc celui qui jure et combat, le Christ ; il est suivi des armées célestes. Mais il n'a pas même à combattre : la parole qui sort de sa bouche est une épée tranchante qui n'a qu'à diriger sur la bête et son armée pour qu'ils soient exterminés. Dès qu'il a paru dans sa tranquillité sereine, un ange convie tous les oiseaux de proie qui volent sous les cieux à venir se rassasier des innombrables cadavres qui vont joncher la terre. La bête et son faux prophète sont saisis et jetés vivants dans l'étang de soufre et de feu où ils resteront éternellement.

— **Sixième vision.** — Alors commence le règne de mille ans pendant lequel Satan sera lié et plongé dans l'abîme, tandis que les apôtres, les saints et les martyrs, ceux qui ont résisté à la bête, ressusciteront et règneront paisiblement avec le Christ sur la terre purifiée. La période de mille ans écoulée, Satan, délié, sort de sa prison, va rassembler aux quatre coins du monde les nations (Gog et Magog) pour livrer assaut à la ville sainte. Mais le feu du ciel les dévorera et le diable est jeté cette fois, pour toujours, dans l'océan de feu.

— **Septième et dernière vision.** — Après cette dernière victoire définitive, sur le cheval blanc, un des sept anges des sept cornes monte à Jean la fiancée de l'agneau, parée comme pour le jour de ses noces. C'est la Nouvelle Jérusalem, dans laquelle Dieu et le Christ habiteront avec les justes, et il n'y aura plus ni mort, ni larmes, ni lamentations, ni tristesse. Le prophète en décrit avec complaisance les dimensions, les merveilles, les murs de diamant, les maisons d'or pur, les douze portes qui sont au-dessus de la porte, et la multitude de ceux qui s'apprêtent à aller en voyage. Et je n'y vis pas de temple, ajouté-t-il, car c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est le temple.

— **Conclusion.** — L'Apocalypse se termine par une exhortation à ne pas faiblir devant la persécution ; car *voici venir le jugement qui rendra à chacun selon ses œuvres* ; et par une affirmation de la vérité de tout ce qu'on vient de lire : *Quiconque retranchera de l'ouvrage de ce livre sera retranché du livre de vie et de la ville sainte.*

Voilà l'Apocalypse, voilà ce livre étrange, dont les mystérieux oracles ont été commentés de façons si diverses, et tant de généralités ont cherché, souvent réussi, à reconnaître leur propre temps, et à qui, tout le dire, un si grand rôle dans l'histoire des aberrations de l'esprit humain. Un tel livre, au lieu d'être obscur, ou lyrique, ses images violentes, ne pouvait trouver grâce devant un siècle aussi amoureux de clarté et de bon sens, aussi éloigné du mysticisme, tranchant le mot, aussi peu poétique que le XVIII^e siècle. Le moyen de trouver quelque beauté, quelque grandeur dans ce qui avait donné lieu à tant d'interprétations plus ou moins absurdes ? Voltaire s'égarait de l'ouvrage et des commentaires. Deux grands hommes, dit-il, ont commenté l'Apocalypse dans le XVIII^e siècle : Newton, à qui nous devons la découverte de la gravitation universelle et de la chaleur, et Voltaire, qui nous a donné son pouvoir, car elle a comme lui sept têtes et dix cornes ; de plus, elle a dix diadèmes sur les cornes et des noms de blas-

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

phèmes sur ses têtes. Une de ces têtes est blessée à mort, puis guérie, et toute la terre, dans l'admiration, suit cette bête et se prosternant devant elle. A côté d'elle vient se ranger un autre animal, ayant deux cornes comme l'agneau, mais parlant comme le dragon ; cette bête fait adorer le dragon ; dont elle fait porter à tout le caractère dans la main droite et sur le front. Personne ne peut acheter ni vendre sans avoir ce caractère, ou le nom de la grande bête, ou le nombre de son nom ; or, ce nombre est 666. Voici maintenant la fin de la troisième vision : l'agneau paraît debout sur la montagne de Sion avec ses disciples, qui chantent le cantique nouveau en s'accompagnant de leurs harpes, tandis qu'un ange vole à travers les cieux portant l'éternel Évangile, et somme les habitants de la terre de donner gloire à Dieu seul. En même temps un autre ange survient qui s'écrit : *Tombée, tombée, la grande Babylone*. Deux autres anges, serviteurs de l'ère divine, sont armés de faux pour moissonner et vendanger le champ de moisson et cette vendange implacable font, sur une étendue de mille six cents stades autour de la ville sainte, couler le sang en telle abondance, que les chevaux y sont plongés jusqu'aux freins.

— **Quatrième vision.** — Dans le ciel est ouvert un temple ; sept anges en sortent vêtus de lin avec des ceintures d'or ; ils ont sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. A l'effusion de la première coupe, un ange main envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont Jean se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre ; la cinquième sur le trône de